

Claude Backvis

Comment les Polonais du XVIe siècle voyaient l'Italie et les Italiens

Literary Studies in Poland 19, 7-39

1988

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Articles

Claude Backvis

Comment les Polonais du XVI^e siècle voyaient l'Italie et les Italiens*

1. Le Climat affectif et la portée de l'italianisme de la vieille Pologne

Quiconque s'occupe de la Pologne de l'âge humaniste ne peut manquer d'être frappé de l'intensité fervente avec laquelle s'y exprime presque à chaque pas l'admiration pour l'Italie.

Sans doute était-ce là un phénomène nullement unique dans l'Europe transalpine du temps. Et combien justifié! Depuis environ le milieu du XIII^e siècle on avait commencé à mettre à l'épreuve dans la péninsule pour les problèmes que pose la vie des hommes en commun une multitude de solutions nouvelles qui dans presque tous les domaines avaient suscité un type d'existence et d'activité plus intense et beaucoup plus attrayant que partout ailleurs. Jamais on ne dira assez combien l'expérience italienne contemporaine de ce qui ailleurs est la fin du Moyen Age demeure radieusement unique dans l'histoire de l'Occident rien que par ceci qu'elle prouve par son succès comment l'homme peut par son inventivité se délivrer des antinomies prétendument inévitables où la pensée quotidienne prétend enfermer notre choix: ici on a le spectacle d'une société où les solutions dictées par l'intelligence calculatrice et utilitaire sont en même temps celles d'une joie de vivre passionnée et amoureuse de la beauté, où l'efficacité organique de la communauté progresse du même rythme et procède de la même

* Ayant obtenu l'accord de l'Auteur, nous publions une partie de l'étude parue dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, vol. XV, Bruxelles 1960.

lancée que le libre épanouissement de l'individu. Comme dès lors il est compréhensible que, lorsque les temps furent venus, tant de phalènes qui avaient pris leur envol de parmi les pénombres nordiques soient venues tournoyer ne fût-ce qu'en esprit autour de ce brasier éclatant!

Et pourtant, si habitué que l'on soit à cette «italianité» de l'Europe du XVI^e siècle, les Polonais – ou je me trompe fort – se distinguent encore dans ce concert des peuples par l'accent particulièrement passionné que revêt leur hommage.

Faisons entendre d'abord quelques-uns des témoignages.

Au moment où dans sa biographie de l'évêque Tomicki, qui fut vice-chancelier de 1512 à 1535, Hosius – par ailleurs un homme sévère et froid, vrai Calvin de la défense catholique par le tempérament et par l'esprit – évoque les études de son héros, voici les termes dans lesquels il dépeint l'insistance avec laquelle le jeune ecclésiastique suppliait son oncle de le laisser partir en «Ausonie»:

Il avait continuellement les yeux fixés sur l'Italie, c'est l'Italie que nuit et jour il contemplait dans son esprit, l'Italie suscitait en lui une immense nostalgie dont il était rempli. Il savait que c'est là que les études littéraires avaient été transportées de Grèce, il comprenait que c'est là que toutes les sciences avaient pour ainsi dire élu domicile, il lisait qu'on l'appelait la nourrice des talents, la mère des lettres, il estimait que tous ses efforts et tous ses travaux feraient naufrage et passeraient sans laisser aucun fruit s'il ne se livrait aux hommes les plus doctes de l'Italie pour être amendé et en quelque sorte préparé à nouveau comme l'est un plat par un bon cuisinier¹.

De même, un certain Jan Żółczyński écrivait à Francesco Vettori de Florence en 1566:

Tout ce que nous avons en fait de civilisation et de sciences, nous le devons en vérité à votre patrie et à vous, ses savants. Les semences en ont été greffées par vos ancêtres parmi les nôtres en même temps que les principes de la religion et nous n'avons cherché nulle part ailleurs la culture et la science que chez vous, les Italiens². Nous reconnaissons chez vous le chef de la religion, le lieutenant

¹ S. Hosii «Vita Petri Tomicki», [dans:] *Epistolae*, éd. F. Hipler et W. Zakrzewski, Cracovia 1879, p. CLIII.

² On ne s'étonnera pas que l'historien soit obligé de noter ici que Żółczyński schématise outrancièrement. Jusqu'à la fin du XII^e s. les contacts avec Rome et avec Bologne (surtout pour le droit canon) avaient certes joué un certain rôle. côte à côte avec l'Université de Paris, et avec une intensité sensiblement moins vive que les invites venues de l'ancienne Lotharingie, y compris les zones limitrophes

du Christ. C'est chez vous que nous étudions les nobles connaissances et les modèles de la culture. En fournissent la preuve ces essaims de jeunes gens qui, à travers tant de peuples et tant de terres, accourent chaque année vers vos académies [universités] tout comme des foires, dans le but d'y faire leurs études. Nous nous reconnaissons pour vos élèves, nous vous considérons comme nos maîtres et nos meilleurs instituteurs³.

De l'autre part d'ailleurs aussi cette prédilection singulière est relevée, sur un ton moins extatique comme de juste. Dans un rapport de 1575 le nonce Fulvio Ruggieri déclare: «De tous les Transalpins ce sont eux qui apprennent le plus volontiers les coutumes et la langue italiennes; celle-ci est fort employée et aimée chez eux⁴ tout comme le vêtement à l'italienne»⁵.

Quant à moi j'insisterais le plus volontiers sur un accent plus passager, moins explicité et qui comme tel, échappant en quelque sorte à la plume du témoin sans qu'il s'en rende compte, éclaire d'un jour plus authentique encore le mouvement premier de sa sensibilité. Dans ce même passage de la «Vie de Tomicki», un

de la Rhénanie et de la France du Nord. Au XIII^e s. et au début du XIV^e le monde allemand était venu s'interposer en force comme une manière de filtre. Depuis Casimir le Grand le contact direct avait été renoué avec l'Occident, notamment italien; et la prédominance des influences germaniques dans les arts plastiques, qui allait demeurer frappante pour longtemps encore par la suite, constitue dès lors un fait particulier, explicable par la part écrasante qui revient dans ce domaine aux initiatives émanant des sphères bourgeoises. Mais, comme on va le voir, à considérer les choses de haut, Żółczyński avait toute de même raison dans ce sens que tous ces «préalables» médiévaux, auxquels on a attaché selon nouvelle importance, n'ont été à vrai dire pour ce qui regarde le vrai essor de la culture, qui en Pologne date l'humanisme, qu'une obscure «préhistoire» presque futile.

³ Cité par S. Kot, «Polska złotego wieku wobec kultury zachodniej» (La Pologne du siècle d'or devant la culture occidentale), [dans:] *Kultura staropolska*, Kraków 1932, p. 655.

⁴ On relèvera à cet égard que dans un traité *De institutione regii pueri*, destiné au fils que Ladislas Jagellon attendait en 1502, la première langue moderne dont l'enseignement fût prévu était l'italien (cf. A. Danysz, *Studia z dziejów wychowania w Polsce – Etudes sur l'histoire de l'éducation en Pologne*, 1921, p. 9). Dans une réponse au Pape à propos d'un projet de fiançailles de l'une des princesses avec le marquis de Mantoue, Sigismond le Vieux déclare que par la langue comme par la éducation ses filles ne sont pas moins italiennes que polonaises (A. Danysz, «O wychowaniu Zygmunta Augusta» – L'Éducation de Sigismond Auguste, *Rozprawy AU. Wydz. Hist-Filoz.*, S. II, 1914, vol. XXXIII, p. 261.

⁵ Cité par M. Hartleb, «Jan Kochanowski i włoskie Cinquecento», [dans:] *Pamiętnik Zjazdu im. Jana Kochanowskiego*, Kraków 1931, p. 215.

peu plus loin, Hosius appelle l'Italie «cette scène de l'univers» (*illud theatrum orbis terrarum*). Et à un demi-siècle de là, en 1598, non plus un prince de l'Église mais un hobereau plutôt naïf tombe sur la même expression: Hieronim Baliński, jetant sur le papier des conseils à un ami pour l'éducation de son fils et arrivant au moment où le jeune homme devra sortir de son horizon familial et local, synthétise cet instant comme celui où l'adolescent poursuit «plus loin» sa prise de connaissance des choses «vers le monde» (*na świat*)⁶ – or, ce vaste monde, en l'espèce et dans la matérialité du texte, c'est l'Italie.

Nous touchons ici ce qu'il y a de plus important dans le processus en question. Ce débouquement sur l'«univers», au sortir d'un confinement en quelque sorte végétatif, c'était en l'espèce pour la société polonaise le premier en date qui affectât cette intensité et ce caractère généralisé. Comme tel, il devait demeurer inoubliable et laisser des traces indélébiles.

La Pologne de la Renaissance en effet m'apparaît comme l'application presque littérale d'une phrase que je recontrais naguère sous la plume d'un romancier de nos jours sur «ces époques de l'histoire où l'on voit une race qui, des siècles durant, s'est contentée de vivre en silence derrière ses frontières, labourant, mangeant, dormant, se bornant au strict minimum nécessaire pour assurer sa survivance, et qui, pendant une génération ou deux, se met à stupéfier le monde, [...] se jette à corps perdu dans les plus folles chimères, pour s'abattre en fin de compte en râlant, mais aussi pour laisser derrière elle un record d'escalades nouvelles, de gains et de récompenses, dont bénéficie l'humanité entière»⁷.

Sans doute, comme bien l'on pense, le chercheur, obligé à une prudence plus terne, doit se représenter les angles moins aigus, les péripéties moins dramatiques. Il n'empêche qu'un Aleksander Brückner, qui voyait les choses en historien et en philologue, a dit de son côté que «ce nouveau siècle [le seizième] a été pour la

⁶ Ce *De educatione pueri nobilis* a été imprimé pour la première fois – le texte n'était pas destiné à la publication – par Z. Bujakowski, «Dwa pedagogiczne traktaty polskie XVI–XVII w.» (Deux traités pédagogiques polonais XVI^e–XVII^e s.), *Archiwum do dziejów literatury i oświaty*, 1914, t. XIV. Le passage évoqué ici se trouve à p. 337.

⁷ E. Waugh, *Brideshead Revisited*, trad. franç. 1947, pp. 268–269.

Pologne la baguette magique qui éveille la princesse de son sommeil» ou encore ceci: «La nation menait jusqu'ici une existence tranquille, grise, humble — elle l'échangea alors pour une vie éclatante, bruyante et colorée»⁸.

Or, c'est justement à ce moment-là que se situent les contacts avec l'Italie dont il est question ici — on sent tout de suite quelle signification ils devaient en prendre.

Quiconque étudie l'évolution d'une culture nationale en tant qu'objet organique a toujours intérêt, me semble-t-il, à considérer un peuple comme un être collectif et à lui appliquer, ne fût-ce qu'en guise de métaphore aidant par hypothèse à se rapprocher de la vérité, les constatations qui valent pour le développement d'une personnalité créatrice. J'ai dit autrefois, dans la préface de mon ouvrage sur Stanisław Wyspiański, que dans ce dépistage des «influences» auquel pendant tout un temps on a abusivement prétendu ramener l'étude scientifique des phénomènes littéraires, il convient de distinguer entre les époques de la vie. Il sera toujours du plus grand intérêt d'établir, lorsque c'est possible, quels milieux le futur créateur a fréquentés, quelles figures ont frappé sa sensibilité et suscité son admiration, quels courants d'idées l'ont atteint, à quels groupements il a pris part, durant la période où sa personnalité était encore en voie de formation, c'est-à-dire pendant son adolescence et sa première jeunesse. Plus tard le monde extérieur ne lui fournit plus que occasions, sinon même des prétextes; il ne saurait plus en tout cas jouer qu'un rôle en somme secondaire, au mieux adjuvant.

Mais il y a plus. Même en ce temps où il cherche encore sa personne et sa voie, il faut prendre garde que, sauf pour ce qui regarde les entraînements passagers et les snobismes, il ne trouve jamais que ce qu'il cherchait déjà et qu'il ne cherche que ce qui l'aidera à «cristalliser» son individualisme, que donc il n'«emprunte» en définitive à d'autres que ce qui virtuellement constituait déjà son propre bien.

Cela est tout aussi vrai pour un peuple qui parvient à se façonner une physionomie culturelle particulière. Lui aussi ne s'ouvre signi-

⁸ A. Brückner, *Dzieje kultury polskiej (L'Histoire de la culture polonaise)*, 1931, p. 6.

ficativement aux invites des prestiges extérieurs que pendant son âge d'adolescence et seulement à partir de son âge d'adolescence.

Le cas qui nous occupe en offre une preuve piquante. A travers tout le Moyen Age pas mal de Polonais s'étaient rendus à Rome, plus encore sans doute étaient allés faire des études de droit à Bologne, avant qu'il existât une université à Cracovie⁹. Et d'autre part il y avait depuis longtemps bon nombre d'hommes d'affaires italiens en Pologne, notamment en rapport avec la collecte du denier de Saint Pierre: en effet, non seulement celle-ci était assurée par des agents directs de l'administration pontificale, entourés de collaborateurs techniques qui eux aussi venaient le plus souvent d'Italie, mais encore, vu l'insécurité des routes, on prit l'habitude de déposer les sommes perçues entre les mains de banquiers italiens qui faisaient parvenir ces capitaux à la Curie grâce à des opérations de virement¹⁰. Il s'agissait là surtout, bien entendu, de marchands et de financiers, que l'on voit très tôt s'occuper d'opérations sur le terrain, notamment de l'administration des salines, qui en ce pays aussi constituait une exploitation régaliennne¹¹. Notons d'ailleurs en

⁹ On a attiré récemment l'attention sur une forme assez inattendue que prirent ces contacts: un Alexandre († 1444), de la famille des ducs de Mazovie et neveu de Ladislas Jagellon, devint évêque de Trente et fit venir à sa cour de nombreux ecclésiastiques polonais. Mais comme ces rapports aboutissent, pour ce qui intéresse notre sujet, à Aeneas Sylvius et à Guarino de Vérone, ils ne font guère que doubler ceux que l'on connaissait déjà, qui eurent le Concile de Bâle pour théâtre et qui marquent la première rencontre avec l'humanisme italien.

¹⁰ Il en est ainsi dès le XIII^e s. (cf. M. Friedberg, *Kultura polska a niemiecka – La Culture polonaise et allemande*, vol. 1, 1946, pp. 316–318). Lorsque Martin V lève en Pologne la dîme des revenus ecclésiastiques en vue de financement de la croisade antihussite, il ordonne (25 X 1427) que les sommes levées soient remises aux mains «de ses fils chéris Côme et Laurent de Médicis, marchands florentins, et de leurs associés» (*Ruch husycki w Polsce – Le Mouvement hussite en Pologne*, éd. R. Heck et E. Maleczyńska, Wrocław 1953, p. 108).

¹¹ Les Médicis figurent parmi ceux qui ont pris en fermage l'exploitation des salines de Petite-Pologne dans la première moitié du XV^e s. (M. Małowist, «L'Evolution industrielle en Pologne du XVI^e au XVII^e s.», [dans:] *Studi in onore di Armando Saponi*, 1957, p. 583). Dans la seconde moitié du même siècle on voit le fameux «Callimaque», Philippe Buonaccorsi de San Gimignano, en rapports constants, finalement d'ailleurs pis que froids, avec Aynolfo Thedaldi de Fiesole qui détenait une situation considérable dans le pays comme marchand, banquier et administrateur de salines (J. Garbacik, «Kallimach jako dyplomata i polityk» – K. en tant que le diplomate et politique, *Rozprawy Wydz. Hist.-Filoz. PAU*, 1948, vol. XLVI, fasc. 4).

passant que si la majeure partie d'entre eux arrivaient directement du Sud-Ouest, il en pénétrait aussi venant de l'Orient, notamment de Caffa¹².

Tout cela est vrai et n'a pu manquer de trouver certaines répercussions. Mais il faut dire hautement que, bien que déjà il se trouva parmi eux des spécialistes techniques ainsi que des maîtres et compagnons de métiers d'art, ces contacts n'ont pendant plusieurs siècles introduit qu'une nuance presque négligeable dans le portrait psychique et culturel de la nation. Il fallait attendre que les temps fussent venus. Et lorsqu'ils furent arrivés¹³, ce fut soudain – et aussitôt avec une force indomptable – l'illumination de la porto-Renaissance, auprès de laquelle toute la vieille vie parut d'emblée dépourvue de saveur et de portée.

Mais cette fois aussi, si totale, si fervente qu'ait été l'admiration à l'égard de ceux que Żółczyński qualifiait de «maîtres», elle ne manqua pas d'aller selon les voies d'un *choix*. Car le message délivré par l'Italie n'était pas univoque, tant s'en faut. Alors plus encore qu'aujourd'hui à travers l'effigie de l'«Italie» perçaient les visages de plusieurs Italiés différentes. C'est le sens dans lequel cette option s'est opérée que l'analyse qui va suivre, forcément cursive et insuffisante, s'attachera à retracer.

2. Les voyages d'études et leur signification

On a pu déjà constater par les premiers témoignages invoqués plus haut que les contemporains ont été à juste titre particulièrement sensibles à la fringale qui jeta sur les routes des foules de jeunes gens se rendant en Italie pour y achever leurs études. Et

¹² Lorsque Callimaque aborda d'abord à Lwów (1470) comme un errant passablement dépenaillé, ce fut vraisemblablement en fonction du groupe influent de marchands italiens qu'il y avait dans cette ville qu'il envisagea comme un refuge possible ce pays où il lui était réservé de faire une si surprenante carrière.

¹³ Comme il arrive presque toujours dans pareils cas, on constate qu'il se produisit concurremment dans le même temps toute une série de hasards qui dirigèrent divers hommes vers les mêmes foyers d'inspiration et vers les mêmes solutions. Ces rencontres se situent dans la décennie 1430, donc extrêmement tôt. Ce qui frappe le plus en l'espèce, c'est la viguer de l'écho que trouvèrent aussitôt ces innovations dans les monuments culturels édifiés par la jeune nation et la surprenante faiblesse opposée par le Moyen Age.

de la sorte, remarquons-le d'emblée, ce thème de l'adolescence que je viens d'indiquer trouve son registre second et approfondissant : ces voyages constituaient la grande expérience de jeunesse des représentants d'une culture jeune.

A la fin du siècle Reszka-Rescius feignait de croire, en une aimable exagération de stylistique humaniste, que des sentiers avaient été frayés à travers les Alpes Juliennes, pour lors encore si rudes, si peu hospitalières et même tellement périlleuses, usés qu'ils auraient été par les pas de ces innombrables pèlerins de la culture : « ita nostrorum vestigiis detrita, ita pervia in Italiam via est ». Mais, dans leur réalisme glacial, les documents bureaucratiques viennent confirmer à leur manière cette hyperbole oratoire. Le *Liber diligentiarum* de l'Université de Cracovie, c'est-à-dire le registre où étaient consignés les activités mais aussi les manquements du personnel enseignant, indique en l'année 1545 qu'on ne put disposer de *magistri* pour les exercices, tous étant partis pour l'Italie ; et le même accident se reproduira en 1554¹⁴. En 1578 le nonce Caligari mande : « Il y a tant de Polonais qui se rendent en Italie et à Rome, les uns pour étudier, les autres en touristes, que je ne puis suffire à leur donner des lettres de recommandation »¹⁵. Rien qu'à l'Université de Padoue, qui détient il est vrai une place privilégiée tant par le nombre que par la qualité, on estime qu'il y eut pendant le siècle environ 1400 étudiants polonais, l'époque de plus haute fréquence s'inscrivant entre 1545 et 1571 et correspondant de la sorte, comme par hasard, au moment d'efflorescence de l'humanisme nobiliaire (*szlachecki*)¹⁶. Ce qui est peut-être plus significatif encore, on a relevé que dans la décennie de 1560 il est passé par Padoue 49 jeunes gens qui vont devenir évêques ou abbés, 39 qui seront palatins ou castellans, 56 futurs députés à la

¹⁴ K. Morawski, « Wskazówki dla poszukiwania źródeł humanizmu polskiego » (Indications pour la recherche des sources de l'humanisme polonais), [dans:] *Pamiętnik Zjazdu historyczno-literackiego im. Jana Kochanowskiego*, Kraków 1886, p. 79.

¹⁵ A. Jobert, « Les Polonais et le rayonnement intellectuel de Rome au temps de la Renaissance et de la Contre-Réforme », *Revue des Etudes Slaves*, 1951, vol. XXVII (Mélanges André Mazon), p. 177.

¹⁶ S. Windakiewicz, « I Polacchi a Padova », [dans:] *Omaggio dell' Accademia Polacca di Scienze et Lettere all' Università di Padova nel settimo centenario della sua fondazione*, Cracovie 1922, pp. 13–14.

Diète et fonctionnaires provinciaux élus, 30 qui seront juges, «dépouillés» aux tribunaux ou fonctionnaires fiscaux¹⁷. L'un d'entre eux et le plus illustre, Jan Zamoyski, chancelier et hetman, a poussé un jour le cri du cœur: «Patavium me virum fecit».

Ce que les contacts pris alors, les conversations menées, le spectacle de l'État et de la société de Venise ont été pour l'élargissement et, si j'ose ainsi dire, pour la confirmation de l'horizon intellectuel de ces futurs hommes de gouvernement et d'administration, il faudrait, pour s'en rendre pleinement compte, reprendre toutes les faces et tous les témoignages de l'éblouissante culture politique de la Pologne du XVI^e siècle dont j'ai retacé naguère ici même les thèmes essentiels et signaler en note pour une large part de ceux qui l'ont illustrée: «ancien étudiant de l'Université de Padoue». Non pas certes que ces concepts ne fussent pas dans le droit fil de ce que postulaient et faisaient attendre les conquêtes politiques qui sourdaient du développement historique local. Mais des instincts déjà vigoureux de liberté, une exigence d'indépendance, un faisceau de revendications de classe ne sont devenus pour la *szlachta* une vision cohérente de la *res publica* et une ambition d'assumer toutes les responsabilités de la conduite et de la refonte de la société selon une nouvelle structure anti-corporative, que lorsque se trouva à sa tête une élite que ses voyages de jeunesse, la lecture rénovée et rénovante des grands textes et la comparaison avec les institutions étrangères eurent persuadée tout à la fois du bien-fondé de ce que souhaitaient confusément leurs «frères» et des développements derniers que pouvaient et devaient prendre leurs postulats. Dans les considérations qui vont suivre on verra tout au moins affleurer quelques-unes des prédilections qui les dirigeaient dès l'âge où ils prenaient contact avec le monde nouveau.

Mais il sera relativement plus facile de serrer de près ce que signifiait ce contact dans le cas de la plus grande aventure scientifique du siècle, celle de Nicolas Copernic.

Dans un travail admirable¹⁸, fondé sur les fruits d'une patience infinie, notamment sur la collation des livres qui ont appartenu

¹⁷ *Ibidem*, p. 14.

¹⁸ L. A. Birkenmajer, «Niccolò Copernico e l'Università di Padova», [dans:] *Omaggio...*

au grand homme et qui portent dans les marges ou sur la feuille de garde des annotations de sa main, Ludwik Birkenmajer a prouvé qu'au moment où il quitta Cracovie dans l'automne de 1495 Copernic était déjà convaincu de la fausseté du système géocentrique mais qu'il ne voyait pas encore quelle solution lui substituer; que la grande illumination s'est produite à coup sûr à Padoue entre la fin de 1501 et le printemps de 1503, moment où il en parle pour la première fois à Ferrare; que de son propre aveu — et pour qui le connaît autrement que comme astronome, car l'homme était plurivalent comme on savait l'être alors, cela n'étonne pas le moins du monde — des facteurs philologiques ont joué un rôle important dans cette étape, à savoir les allusions qu'il trouvait dans deux textes antiques à des hypothèses qui avaient admis la mobilité de la terre; que l'une de ces sources, le *De placitis philosophorum* de Plutarque, il ne pouvait la lire dans l'original (car, quoi qu'on en ait cru et dit à l'aveuglette, ce n'est qu'à Padoue qu'il commença à apprendre le grec) mais qu'il trouva le passage cité en latin dans un ouvrage de Giorgio Valla de Plaisance, le *De expetendis et fugiendis rebus*, publié à titre posthume par Alde Manuce en décembre 1501.

Ce n'est pas tout. Il faut prendre garde que dans l'Europe d'alors une telle innovation représentait un exploit intellectuel d'une densité, d'une qualité dans l'audace toutes autres que n'en affectent, aujourd'hui que nous sommes habitués à ce que la science est le domaine du mouvant, les remises en question les plus abasourdissantes. L'établissement des difficultés techniques que suscitait la conception ptolémienne revient en propre à Copernic; lui seul pouvait voir et leur existence et leur portée. Mais, pour oser se résoudre à jeter en 1503 à la face du monde ce *liberum veto* scientifique, cet *alterum censeo* prodigieux, il fallait que le jeune savant fût moralement soutenu par l'état d'esprit et la cohésion d'un milieu dont on peut dire que par là il a en quelque manière collaboré à son œuvre. Et dès lors il importe de souligner que dans les villes universitaires du Nord de l'Italie Copernic pouvait rencontrer en ces années Jan Dantiscus-Dantyszczek, le futur diplomate et poète latin¹⁹, Andrzej Krzycki, le futur primat qui dans

¹⁹ Qui, devenu à la fin de sa vie évêque de Warmie et, à ce poste, aussi peu «évêque de la Renaissance» que possible, n'en écrivit pas moins en 1541 un petit poème de recommandation pour le traité *De lateribus et angulis triangulorum*.

son œuvre éclaboussante et même souvent graveleuse allait exprimer avec le plus d'intensité la frénésie joyeuse du fauve superbe de la Renaissance qui se jette sur les multiples splendeurs du monde et de la vie²⁰, le *magister* Albert Krypa de Szamotuły, que Copernic avait déjà bien connu à Cracovie et qui était un ami de cœur de Paul de Krosno, le premier poète de style renaissant en Pologne.

Et même si, comme on sait, ce n'est que quarante ans plus tard, l'année même de sa mort, que l'astronome devait lancer son livre, avec cette dose de prudence dans l'audace qui le caractérise si particulièrement, on a retrouvé aujourd'hui plusieurs traces de ce que, à travers ce laps de temps intercalaire, la grande trouvaille était connue et généralement approuvée dans ce groupe encore fermé, solidaire, très élitaire d'ailleurs, parfaitement au courant de tout ce qui se passait, de tout ce qui se créait en son sein, que formait en cette première étape du triomphe de l'humanisme en Pologne la petite société de sénateurs et d'intellectuels, le groupe de ceux que liait notamment le souvenir des études menées en commun en Italie²¹.

où il souligne que la connaissance de ce travail mènera le lecteur à la bonne compréhension de la grande synthèse astronomique à paraître:

Ad caelum monstrant haec tibi scripta viam.
Qua palit immensis spatiis pulcherrimus orbis,
Si metas horum cernere mente vales...

Or, du grand livre encore inédit ce défenseur énergique de l'orthodoxie catholique n'hésite pas à écrire:

Cumque hominum mentes, quae caelo semina ducunt,
Errant a patria sede domoque procul.
Haec doctrina ipsas terrena mole salutas
Caelesti reduces rursus in acre locat.



(« Copernici libellum: Epigramma », [dans:] I. Dantisci *Carmina*, éd. S. Skimina, Cracovia 1950. pp. 209–210).

²⁰ Cf. l'esquisse que je lui ai consacrée dans *Latomus*, 1974, vol. VI, fasc. 1.

²¹ Dans le même ordre des idées J. Lachs avance comme une constatation liminaire que l'histoire des courants nouveaux dans la science médicale polonaise du XVI^e s. se remènerait pratiquement au tableau de ce qu'ont fait les anciens élèves de Padoue (G. Lachs, « Alcune notizie sugli allievi Polacchi presso la scuola di medicina di Padova », [dans:] *Omaggio...*, p. 282). Pour une époque sensiblement plus tardive Windakiewicz a relevé que Szymon Starowolski (inscrit à Padoue en 1624) a essayé de transplanter dans sa patrie un type d'érudition

Si dans la génération suivante l'objectif même de ces études se déplace sensiblement, c'est là une preuve supplémentaire tout à la fois de la diversité de la pâture intellectuelle que pouvaient dispenser les universités d'Italie et de cette règle évoquée plus haut qu'une société qui prend ses caractères spécifiques ne va plus chercher dans le monde extérieur que ce que, selon son choix propre et préalable, elle voulait y trouver.

Sur ces voyages de perfectionnement de centaines de jeunes gens appartenant à la gentilhommerie, on a écrit à l'époque même et de nouveau dans ces derniers temps, bien des choses déraisonnables. On passera condamnation ici, sans même se donner la peine de les discuter, sur toutes les voix qui expriment l'aigre rancune d'une « concurrence » justement vaincue, voix auxquelles on a souvent attaché une importance tout à fait imméritée²². Et l'on ne s'attachera guère plus à réfuter les sermonnaires et cette variété de sermonnaires sans mission que sont les moralistes, qui ne voulaient voir dans les séjours à l'étranger qu'une occasion de faire des dépenses somptuaires, de contracter de mauvaises habitudes et de rentrer au pays avec des maladies incongrues. Il y a moyen de contempler toute grande aventure par le bout rapetissant de la lorgnette et personne n'y a autant excellé à travers les siècles que les hommes qui à un titre plus ou moins légitime ont assumé l'office d'être futillement sérieux et sérieusement futiles.

Mais quel sens y a-t-il à relever avec acrimonie que la grosse majorité de cette nouvelle vague d'étudiants ne s'occupaient pas de décrocher un doctorat en forme? On a tout simplement oublié

et de critique historique – biographies d'hommes de lettres et de guerre, collection d'épithètes datées, recherches archéologiques dans les églises et les cimetières – qui était en honneur dans l'Italie du temps (*op. cit.*, p. 11).

²² Quel spectacle misérable notamment que celui d'une idéologie qui se réclamait par excellence de l'internationalisme et qui reprend à son compte en une vaine logomachie « de classe » les « arguments » de cuistres médiocres et vaniteux, incapables de conserver à l'Université de Cracovie son lustre de naguère et obstinés à la maintenir dans un esprit que condamnaient l'évolution de la société polonaise et l'essor de la culture! Aucune « dialectique » au monde ne parvient à voiler cette vérité première que, sur le champ des valeurs de l'esprit plus encore que dans tout autre domaine, le protectionnisme vise à défendre artificiellement une marchandise de qualité médiocre.

de se demander ce que ces gentilshommes auraient bien pu faire du précieux parchemin en question²³. Le soupçon d'amateurisme qu'on suscite de la sorte, il suffit pour le dissiper de voir ce que bon nombre d'entre eux ont dit, écrit, fait par la suite et où l'on peut déceler sans peine quel regard attentif ils avaient porté sur le monde et comment ils avaient su rapporter à leur pays le bénéfice de leurs observations. Ce qu'ils attendaient de leur séjour en Italie, c'était un inappréciable complément à leur culture générale de citoyens munis de droits politiques, de délibération et d'action. Un incident qui secoua assez vivement l'Université de Padoue s'éclaire à ce jour-là. Lorsqu'il éclata entre les professeurs Robortello et Carolo Sigonio l'un de ces antagonismes que la pétulance humaniste excellait à envenimer, on constate que les étudiants polonais prirent généralement le parti de Sigonius. On a, en songeant notamment au cas du jeune Zamoyski, exprimé l'hypothèse qui semble juste que la raison de ce choix tenait à ce que Sigonius infléchissait son enseignement plus particulièrement dans le sens de l'étude des institutions, de leur fonctionnement ainsi que des *realia* de la vie antique²⁴.

On notera enfin un dernier trait. Ces voyages d'études ne tardèrent pas à être ressentis comme un aspect tellement important de la vie nationale que des diplomates n'hésitèrent pas à les faire jouer comme un argument de marque dans leurs négociations. Lorsque Clément VII envoie un « orateur », Niccolò Fabri, afin d'aider à la réalisation d'un projet de mariage entre la princesse Jadvige et le marquis de Mantoue, l'ambassadeur avance dans son discours solennel prononcé le 8 janvier 1526 que cette union renforcerait les liens culturels entre la Pologne et l'Italie et serait grandement avantageuse à la nombreuse jeunesse qui vient étudier à Bologne et à Padoue²⁵. Et en 1575, lors de la seconde com-

²³ On verra d'ailleurs plus loin que dans d'autres milieux et dès une époque précédente certains de ces documents avaient suscité un scepticisme justifié.

²⁴ C'est ce qu'a dit S. Łempicki, « Il cancelliere Giovanni Zamoyski e l'Università di Padova », [dans:] *Omaggio...*, p. 80. Pour être tout à fait juste il convient cependant de remarquer que Robortello venait de publier de son côté un *De vita et victu populi romani sub imperatoribus Caesaribus Augustis* (1559).

²⁵ W. Pocięcha, *Królowa Bona. Czasy i ludzie Odrodzenia* (*La reine Bona. L'époque et les hommes de la Renaissance*), vol. 2, Poznań 1949, p. 405.

pétition électorale du Grand Interrègne, l'un des agents du duc de Ferrare (qui s'était mis sur les rangs) use délicatement du thème que son souverain a appris à connaître, à estimer et à aimer la nation polonaise, son caractère et ses facultés intellectuelles, par les très nombreux étudiants de cette race qu'il a pu voir dans les universités d'Italie²⁶.

3. Ce qu'ils voyaient en Italie

Comme bien l'on pense, plusieurs de ces jeunes gens ont laissé soit dans un journal tenu et conservé, soit par des allusions dans leurs écrits postérieurs, des témoignages qui nous permettent de nous rendre compte de ce qu'ils avaient vu et admiré en « Ausonie », de ce qui leur avait laissé un souvenir durable.

Une première surprise nous attend ici. Ils n'estimaient guère, ils ne voyaient tout simplement pas ce qui fait aujourd'hui l'enjeu cardinal de nos voyages en Italie. Pas un mot, ou autant dire, sur les fresques et les tableaux. De Saint-Pierre, Ocieski, futur chancelier, qui a laissé un journal particulièrement riche, se contente de dire sèchement: « un travail commencé avec magnificence ». De même Jan Kochanowski ne semble avoir vu à Rome que les ruines antiques.

On pourrait soutenir avec de fortes apparences de raison qu'il en est ainsi parce que la gentilhommerie petite et moyenne qui donne le ton majeur à la culture polonaise depuis 1543 s'avère pour lors (cela est confirmé de toutes parts) exceptionnellement peu sensible aux valeurs plastiques²⁷.

²⁶ « Et cum plurimos vestrae gentis adolescentes nobiles [...] in Italia studiorum causa [...] videret ac eorum plenos ingenuitatis mores, vultus amabiles honestamque et generosam indolem, tum ingenia ad omnem honestatem mollia et felicia, unde facilem conjecturam semper de totius nationis vestrae moribus ac nobilitate certum fecit iudicium magnoque candem amore complexus est » – discours prononcé par Alessandro Baransonni tel qu'il est reproduit dans Ś. Orzelski, « Interregni Poloniae libri VIII », éd. E. Kuntze, *Scriptores Rerum Polonicarum*, vol. 22, 1917, p. 378.

²⁷ A cet égard la cour intérieure du Wawel et la chapelle de Sigismond le Vieux, qui ont fait plus que tout autre chose pour persuader les gros des personnes cultivées d'Occident de la splendeur de la Renaissance en Pologne et de son « italianité », risquent fort de constituer des indices illusoire. Il s'agit là d'un goût personnel du roi, qui n'a trouvé de répercussions locales (et encore

Ce n'est pas cependant là sans doute qu'il faut chercher l'essentiel de la réponse au problème qui surgit de la sorte. Car ces mêmes hommes ont fait preuve dès leur entrée dans la carrière de la grande culture d'un goût extrêmement vif et d'un sens remarquablement raffiné des valeurs littéraires. Or, c'est un fait que la littérature italienne ne constitue pas non plus et de très loin un objet primordial de leur curiosité²⁸. Touchant le plus grand poète de l'époque *szlachecka* Jan Kochanowski, Langlade a constaté, non sans raison: «La poésie italienne n'a jamais obscurci à ses yeux la sobriété plus pure des antiques, et son influence a simplement ajouté quelques facettes à un style déjà riche et brillant»²⁹. Avant lui, le plus parfait des poètes humanistes de l'âge de la première Renaissance «sénatoriale-intellectuelle», Janicius, qui a idolâtré la Vénétie et connu Bembo de près, n'a pas même été touché par le pétrarquisme qui connaissait alors dans ce milieu une vigoureuse réviviscence; d'instinct il a voué son admiration aux maîtres premiers, les élégiaques latins³⁰. Quand on achève de parcourir le bilan exhaustif que Mieczysław Brahmer a dressé des traces du pétrarquisme en Pologne³¹, on est bien contraint de se dire qu'il est plus que maigre. Car même parmi les accents qu'il relève — attitude chevaleresque vis-à-vis de la femme, intérêt (très modéré d'ailleurs) marqué aux raffinements sentimentaux et à la stratégie amoureuse — le premier avait commencé à percer

assez peu créatrices) que sensiblement plus tard et dont on sait aujourd'hui qu'il s'était éveillé en lui à l'occasion du séjour qu'il fit dans sa jeunesse en...Hongrie!

²⁸ C'est la conclusion à laquelle aboutit à juste titre le spécialiste de la question M. Brahmer, «Literatura włoska w Polsce» (La Littérature italienne à Pologne), [dans:] *Z dziejów włosko-polskich stosunków kulturalnych*, Warszawa 1939, p. 28.

²⁹ J. Langlade, *Jean Kochanowski. L'Homme — le penseur — le poète lyrique*, Paris 1932, p. 337.

³⁰ Ceci n'est vrai, il importe de le signaler, que si nous excluons du bilan le dernier quart du siècle; mais alors aussi on pénètre dans une ambiance culturelle toute différente, la Renaissance tourne au baroque et, ainsi qu'on aura l'occasion de le voir vers la fin de la présente étude, ce retournement trouve tout à la fois sa répercussion et à de certains égards sa source dans une modification sensible de la hiérarchie des valeurs que l'on découvrait en Italie.

³¹ Cf. M. Brahmer, *Petrarkizm w poezji polskiej XVI w. (Le Pétrarquisme dans la poésie polonaise du XVI^e s.)*, Kraków 1927.

déjà dans la Pologne médiévale indépendamment de toute invite littéraire, le second demeure fortuit et en quelque sorte périphérique. Une comparaison fixera au mieux ces proportions: s'il arrive certes que nous rencontrions avant 1575 quelques poésies charmantes où jouent des thèmes, des ambiances venus de Pétrarque³², c'est un fait que quantitativement elles constitueraient un pourcentage minuscule à côté de ce que nous trouvons chez Wyatt et Surrey, alors que, avant l'âge des «Élizabéthains», la masse de la production littéraire du XVI^e siècle est très considérablement plus riche en Pologne qu'en Angleterre. C'est aussi, disons le tout net, que les réalités de la vie sont tout différentes. Sans doute les Polonais d'alors n'avaient pas à l'égard de la femme l'attitude méfiante et dure qui émane du *Domostroj* moscovite, mais ce qui ne peut manquer de frapper quand on compare avec l'Extrême-Occident, c'est qu'ici nous avons affaire à une société où la vie sociale se joue entre hommes. Et ce qui dans la part faite à la femme apparaît comme le trait marquant, qui va prendre tout son essor dans la poésie *szlachecka* du XVII^e siècle mais qui déjà trouve son expression dans quelques textes remarquables de la Renaissance, c'est l'estime tendre et sérieuse, solide, réservée et profondément sentie, pour la femme mariée, pour l'épouse — et l'on sait comment ce thème-là est fondamentalement étranger à la tradition des troubadours et de Pétrarque.

Si l'on passe enfin à ceux des textes qui ont laissé une trace directe, matérielle, qui n'est plus affaire d'ambiance subtile mais de démarquage immédiat ou d'influence impérieuse, une dernière surprise nous attend: alors que tant de témoignages nous évoquent, comme il fallait s'y attendre, une connaissance presque généralisée de la langue italienne, on constate que ces textes qui trouvent des échos indiscutables dans des œuvres polonaises, ce sont des ouvrages d'Italiens écrits en latin³³.

³² Il est typique qu'au cours de son séjour d'études à Padoue Jan Kochanowski ne manqua pas d'aller visiter le tombeau du poète à Arquà.

³³ Ce sont pour ce qui regarde Krzycki des poèmes d'Antonius Codrus Urceus, qu'il avait connu personnellement à Bologne, et de Politien. C'est aussi et surtout l'ample poème *Zodiacus vitae* de Palingenius, qui a trouvé des échos singulièrement vils auprès des deux plus grands écrivains polonais du siècle, par ailleurs si différents, Mikołaj Rej de Nagłowice et Jan Kochanowski. Je soulèverai ici un petit problème périphérique, d'un intérêt en quelque sorte anecdotique: dans

Ainsi donc, aucune curiosité pour les arts plastiques, un intérêt singulièrement faible pour la littérature. Que reste-t-il donc? Beaucoup, comme on va voir.

quelle mesure les anciens Polonais ont-ils connu Dante? Dans son *Tractatus de Ordine Cruciferorum* (1418), comme d'ailleurs déjà dans le *Tractatus de potestate pape et imperatoris* (1415), Paul Vladimiri-Włodkowiec fait allusion à «cette autre *Monarchia* qu'a composée Dante poète florentin, et, comme il était gibelin, il s'efforce d'y prouver que l'Empire ne dépend en rien du Pape, et pour ce traité il faillit être brûlé en tant qu'hérétique». Ce ton s'explique si l'on se souvient que Włodkowiec argumente contre les Teutoniques et donc indirectement contre les prétentions universalistes du Reich. Il frappe d'autre part que dans ses «Annales» Długosz ne manque pas de noter quand il en est arrivé à l'année 1321: «Dante Alighieri, poète florentin, meurt en exil à Ravenne dans la cinquante-sixième année de son âge. Lequel, ayant publié en langue vulgaire italienne un ouvrage remarquable où il traite de la façon la plus curieuse des sphères célestes et des stanze de l'Enfer et de l'antichambre de l'Enfer, où il introduit les personnages vertueux et criminels, est tenu auprès des Italiens pour digne de mémoire et célèbre». Ceci pour la très lointaine pré-Renaissance. A l'âge baroque, Dante est cité par Herburt, Sarbiewski, Lubomirski, Andrzej Morsztyn (qui le trouve «sévère») et pour ses idées politiques par Kochowski et Olizarowski. Mais le noeud du mystère se trouve pour nous dans les deux (seules) appréciations que nous rencontrons à l'époque de la pleine Renaissance. Dans l'une des poésies de recommandation placées en tête d'un poème de Mikołaj Rej *Wizerunek własny żywota człowieka poczciwego* (*Tableau fidèle de la vie de l'honnête homme*, 1558) Andrzej Trzcieski appelle l'auteur «le Dante sarmate» — et cette opinion «noster hic est Dantes» est reprise aussitôt par Petrus Royzius, c'est-à-dire le juriste espagnol Ruiz de Moros, établi à Cracovie puis à Wilno où il fournit une ample œuvre poétique et juridique. La tentation est forte évidemment d'interpréter ce rapprochement insolite dans le sens qu'en édifiant le premier une œuvre multiple et largement populaire en langue vulgaire Rej avait fait pour la promotion littéraire de l'idiome polonais l'équivalent de ce que Dante avait fait pour l'italien (et il faut reconnaître, à l'intention de ceux qu'étonneraient pareilles solliritudes en plein âge d'humanisme et sous la plume de latinisants, que cette conception trouverait dans l'histoire du temps une confirmation assez singulière dans la donation d'une terre faite par Sigismond le Vieux au même Rej dès le début de sa carrière — en 1547 — expressément pour le récompenser de son œuvre littéraire, traitée comme un service national!). Et pourtant je penche plus volontiers vers la suggestion plus subtile qui a été avancée par Krzyżanowski: ces deux humanistes pleinement renaissants aimaient et estimaient Rej mais ne pouvaient manquer de ressentir ce qu'avait de curieusement anachronique à pareille date l'ambiance totalement allégorique où était tenu le *Wizerunek*; la comparaison avec la *Divine Comédie* constitue donc une critique littéraire aimablement dissimulée dans ce qui pouvait paraître un compliment (cf. J. Krzyżanowski, *Historia literatury polskiej — L'Histoire de la littérature polonaise*, Warszawa 1935, p. 123).

Si dans les monuments, ce qui retient les touristes polonais c'est surtout la signification historique qui y est liée, le fait qu'ils aient été — plus ou moins authentiquement d'ailleurs — le théâtre d'un événement frappant (et alors il s'agit presque toujours d'un fait de l'histoire antique), si, dans la mesure, d'ailleurs singulièrement mince, où ils font mention d'édifices religieux, ce qu'ils notent c'est leur signification dévotionnelle, par contre on voit que par ce qui regarde les édifices civils modernes, qu'ils citent plus souvent, ils ont été sensibles à leur utilité, aux leçons d'organisation qu'on en peut tirer. Ocieski relève la valeur militaire des sites choisis et la façon dont les aménagements ajoutés par l'homme l'ont décuplée; il s'intéresse à la technique de la construction, plus encore à la dimension des routes et des ponts, et tout particulièrement aux installations d'adduction d'eau. A Florence ce qu'il visite d'abord, c'est un hôpital et à Venise il s'occupe spécialement de l'arsenal³⁴.

Est-ce à dire que ces hommes étaient fermés à toute sensation artistique? Loin de là. Mais ce qui a trouvé le chemin de leur sensibilité, c'est cette part du sens italien de la beauté qui s'intégrait dans la vie de tous les jours, cette part de l'art qui n'était pas création exceptionnelle mais nuance composante d'un style de vie. Ce même Ocieski qui est si sec touchant Sain-Pierre note avec vivacité la beauté des cérémonies, des cortèges, des processions et de ce qu'il appelle «les simulacres de combats». La pompe et l'ordonnance des solennités romaines qui jalonnent la semaine sainte lui ont fait une forte impression. A Ferrare, visitant la résidence d'été du duc, il admire le parc, ses fontaines et ses eaux jaillissantes la manière dont les bâtiments sont disséminés parmi la verdure³⁵.

Cette dernière remarque n'est que l'application à un objet particulier d'une perception plus générale.

³⁴ K. Hartleb, *Jan z Ocieszyna Ocieski...*, Lwów 1917, pp. 112, 193. Un «guide» de l'Italie, d'ailleurs fondé sur un original allemand, publié à cette époque en Pologne, cite de même l'arsenal comme la première chose à voir en Italie et lui consacre plus de place qu'au Palais de Doges ou à l'église Saint-Marc — cf. M. Brahmer, «Pod urokiem Wenecji» (Sous le charme de Venise), [dans:] *Z dziejów włosko-polskich stosunków kulturalnych*, p. 182.

³⁵ K. Hartleb, *op. cit.*, pp. 204, 168, 192.

On sait comment, à l'encontre du paysage urbain le plus courant dans l'Antiquité, l'Europe avait été caractérisée depuis le III^e siècle par un phénomène qui a bien pu nous léguer des vestiges d'une éminente beauté comme la ceinture de remparts dont s'entourent Avila ou Carcassonne mais dont on ne peut se dissimuler qu'il était né d'une insécurité généralisée et constante, de souffrances répétées: des villes où les maisons s'accumulaient au long de ruelles étroites, enfermées dans leurs murailles, et à leurs portes, exception faite pour quelques maigres faubourgs presque toujours misérables et régulièrement incendiés, le «plat pays» – deux mondes autant que possible étanches, nettement séparés. Au XVI^e siècle il en était encore de la sorte dans l'Europe transalpine. En Italie par contre s'esquissait sur ce terrain-là aussi un retour aux conditions antiques, ville et campagne commençaient à se compénétrer à nouveau.

Il n'est donc pas dépourvu d'intérêt que les voyageurs polonais se soient rendu compte et de ce que cela avait de neuf et surtout de ce que cette innovation impliquait.

Au moment où il vient de franchir la crête des Apennins, alors qu'il se trouve encore parmi leurs contreforts, Ocieski note avec surprise et admiration que bien loin encore de Florence il en ressent déjà l'approche:

Il est étrange à dire en quelle infinité se trouvent disséminées de toutes parts parmi ces montagnes des maisons construites avec élégance, domiciles en partie de bourgeois, en partie de paysans, telles qu'on les croirait semblables à des châteaux par la splendeur, la situation et l'architecture. Là fleurissent aussi des variétés infinies d'arbres, un nombre incroyable d'oliviers, à tel point que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ni dans les résidences des empereurs ni dans celles des rois une telle splendeur et des lieux mieux conçus pour le charme de l'existence³⁶.

Janicius de même a saisi le charme spécifique du paysage de l'Italie du Nord, notamment de la Vénétie. Ce qui le frappe, c'est la magnifique disposition des murs «qu'Apollon voudrait imiter s'il lui fallait reconstruire Troie», les bosquets et les vignobles parmi les murets, les cours d'eau menés entre les rues, les arbres tout pleins du chœur des oiseaux que n'interrompt qu'à peine un

³⁶ *Ibidem*, pp. 111. Nous sommes en janvier 1541.

bref hiver; et il conclut; on a tous les agréments de la campagne en pleine ville³⁷.

Mais ceci fait à son tour partie d'une vue encore plus large, que le même Janicius évoque dans une jolie épître datant de juin ou juillet 1538³⁸. Ce qu'il goûte dans l'Italie c'est, à côté bien sûr de la douceur du climat, la gaîté, la simplicité des habitants — entendons par « simplicité » l'absence des manifestations extérieures de l'orgueil de caste, le fait que l'homme n'est pas engoncé dans son rôle social³⁹ — une politesse constante, une amabilité générale, dont le Slave cordial mais clairvoyant démêle bien qu'elle n'est peut-être qu'une technique de la sociabilité, mais dont il constate qu'elle n'en concourt pas moins efficacement à l'agrément de la vie; l'aversion pour les excès de mangeaille et de boisson; la noblesse des sentiments, qui fait qu'en dépit de l'aisance des rapports on sait bien qu'aucun outrage ne demeurera impuni; enfin et surtout l'image de la paix, si la paix réelle est hors d'atteinte⁴⁰: les

³⁷ C. Ianicii *Carmina*, éd. L. Ćwikliński, Cracovia 1930 (*Variae IX*), v. 21 sqq. Il n'est pas indifférent que c'est un fils de paysan qui parle.

³⁸ *Ibidem* (*Variae VII*). La pièce prend la forme d'une lattare en vers à Stanisław Odrowąż Sprowski, palatin de Podolie.

³⁹ Sur ce point je relèverai après M. Brahmer (« *Literatura włoska w Polsce* », p. 6, n. 2) que parmi les bouts d'italien dont Myszkowski émaille son journal intime se trouve notamment cette phrase: « La chacharella mi venne dallo bever agghiacciato ». Pourquoi ce prélat humaniste a-t-il choisi de ce servir de l'italien dans ce cas? Il me paraît que c'est précisément parce que cette langue se trouvait psychologiquement liée dans sa sensibilité au souvenir d'une culture plus libre, moins gourmée, qu'il lui était moralement plus facile de faire dans cette langue étrangère une allusion à une petite incommodité peu compatible avec son prestige social. Ceci dit, je ne veux pas me dissimuler que en toute situation l'emploi d'une langue étrangère et cependant familière constitue en biais psychologiquement facilitant dans des cas de ce genre. C'est ce que nous rappelle opportunément un cas de bilinguisme polono-italien qui de la manière la plus piquante se trouve à l'exact opposé de celui de Myszkowski: un bourgeois lucquois fixé en Pologne au XVII^e s., Pinocci, note de son côté dans un journal intime: « io mi trovo tuttavia in turbazione per la malattia di mia moglie; solo mi consolo esser certo non aver questa alcun maleficio, ma solo la testa imbrogliata di ipocondria e forse *naruszona macica* » — c'est-à-dire qu'il recourt au polonais pour exprimer l'hypothèse malsonnante que son épouse pourrait avoir la matrice attaquée, endommagée! Cf. M. Brahmer, « *La Biblioteca dei Pinocci* », *Accademia Polacca di Scienze e Lettere di Roma*, 1959, fasc. 2, p. 6.

⁴⁰ Kochanowski dira de même en des termes plus convenus de l'État vénitien: « Ici pas d'excès pleins de rage commis par les armées ennemies, pas d'in-

hommes n'y vont pas armés, nulle part on ne ressent rien de militaire⁴¹.

Reportons-nous aux manuels. On est à l'époque où à chaque crise entre les puissances les armées étrangères viennent fouler le sol de la pauvre Italie. Que pour ces témoins chaleureux mais généralement perspicaces ce pays ait présenté l'image de la paix montre bien qu'il s'agit ici d'une affaire de comportement des hommes plutôt que d'une réalité «événementielle». Et tirons-en en passant la leçon que le visage que les hommes montrent, parfois en dépit des événements, peut avoir plus d'importance que les faits qui remplissent les chroniques.

Allant plus au fond choses encore, voyons cette fois l'effet de ce climat psychologique dispensé par l'Italie sur une nature vouée aux tempêtes et aux polémiques telle que l'était Stanisław Orzechowski. Un peu par hasard, s'il faut l'en croire — mais c'est un témoin peu sûr grand il parle de lui-même — il avait fait un stage dans les Allemagnes et, en cette aube du luthéranisme, ce contact-là avait déchaîné en lui passions de colère, de destruction et de révolte. Son long séjour en Italie, de 1532 à 1540, va,

condie soudain qui menace les champs cultivés. Nulle trompette effarante ne résonne, nous ravissant le doux sommeil et jetant l'épouvante dans l'âme des habitants désarmes. Ici prospèrent la paix nourricière et les loisirs, derrière les portes ouvertes des villes; ici régne l'Amour et Appollon plein, de douceur, là lyre au poing» (*El.*, I. VII).

⁴¹ Il est digne de remarque que les deux poètes — «prolétaires» de la première moitié du siècle, le fils de paysan Janicius et fils de garde-chasse (probablement) Hussovianus ont ressenti les quelques années qu'ils passèrent en Italie comme un intermède lumineux de détente et d'espoir. Bien que tous deux aient bénéficié de la bienveillance attentive et, à ce qu'il semble, pleine de tact de dignitaires auxquels ils durent leur prodigieuse ascension sociale, on peut soupçonner que dans les accents de poignante amertume qui éclatent sous leur plume, il faille déchiffrer au moins autant la gêne qu'ils éprouvaient à se trouver dans un milieu par trop différent de celui dans lequel ils avaient passé leur enfance que les contrecoups de leur pauvre santé. La «simplicité» italienne dut leur être particulièrement douce. Qu'on se représente par ailleurs ce que dut être l'aventure d'un Hussovianus qui, venu des forêts impénétrables de la Biélorussie, accéda tard à la culture — il n'a jamais acquis la maîtrise facile d'un latin qu'il manie d'ailleurs par instants avec génie — se trouva mêlé à la cour de Léon X dans la suite de son patron Erazm Ciolek. C'est pour satisfaire la curiosité du pape sur un aspect folklorique de la faune de la Pologne de l'Est qu'il composa son chef-d'œuvre, le poème sur le bison.

tout au moins temporairement, l'adoucir, en lui faisant comprendre notamment, dans la mesure où le permettaient son terrible tempérament et son égocentrisme plus dévastateur encore, la complexité des problèmes, les nécessités inhérentes à la nature humaine et tout particulièrement combien les cultures, les Etats, les Eglises sont des organismes délicats⁴².

4. L'italianisation de la vie en Pologne

On le conçoit sans peine, le fait que tant de jeunes gens, et des meilleurs et des plus influents, étaient allés passer plusieurs années déterminantes de l'âge où l'homme est le plus ductile, n'a pu manquer de trouver ses contrecoups dans la couleur de la vie telle qu'elle s'est organisée en ce temps en Pologne même. Dans ce même poème que je viens d'évoquer où Janicius fait l'éloge du genre de vie italien, ne va-t-il pas jusqu'à dire: «Que je le dise sans heurter ma patrie, combien je serais plus heureux si cette terre heureuse m'avait donné le jour!», mais pour se reprendre aussitôt et se réjouir à l'idée que quand il retournera en Pologne il sera plus digne d'elle grâce précisément à ce séjour en Italie.

Il est caractéristique qu'alors qu'il y eut en ce siècle nombre d'étudiants polonais dans d'autres écoles étrangères et que les contacts qu'ils nouèrent, les exemples qu'ils eurent sous les yeux à Wittemberg, à Bâle, à Strasbourg, ont été loin de manquer de signification, c'est cependant de ceux de Padoue seulement que nous savons qu'ils constituèrent une association d'anciens élèves, une «académie padouane des Polonais», groupés pour garder vivant l'esprit qui les avait animés en Vénétie et dont la source qui nous l'apprend dit que les membres se complaisaient dans «des jeux de conversation en vue de l'aiguïsement de l'esprit»⁴³.

⁴² H. Barycz, «Studia włoskie Stanisława Orzechowskiego» (Les études d'O. en Italie), [dans:] *Studia z dziejów kultury*, Warszawa 1949. La source principale est ici l'autobiographie d'Orzechowski écrite d'ailleurs dans un but d'apologie religieuse en 1561 et publiée dans les *Orichoviana. Opera inedita et epistuale*, éd. J. Korzeniowski, Cracovia 1891.

⁴³ Cette association a dû naître entre 1556 et 1559 (cf. Windakiewicz, *op. cit.*, p. 24). Il faut prendre garde que l'existence d'un tel groupement a en l'espèce d'autant plus d'importance que l'élite sociale et culturelle de la Pologne prend en ce moment le caractère nettement agraire et décentralisé d'une gentilhommerie

Déjà en 1518 une circonstance exceptionnelle, l'arrivée d'une épouse royale italienne Bonne Sforza, avait fourni l'occasion d'une affirmation éclatante de cette «italianisation» de la vie, qui n'était d'ailleurs pour lors le fait que plus hautes sphères de la société. Plus de 700 Italiens étaient venus à Cracovie à cette occasion et avaient pu constater, d'aucuns avec stupéfaction, combien peu ils se sentaient à l'étranger au cours de cette transplantation momentanée au seuil des régions «hyperboréennes»; ç'avait été «comme si tous étaient frères et appartenaient à une seule nation»⁴⁴. Dans un aimable passage de son épithalame Andrzej Krzycki avait donné à entendre qu'il déchaînait dans la campagne des environs de Cracovie toute une foule ailée de souriantes divinités de l'Olympe et postulait des frondaisons exceptionnellement exubérantes pour reconforter ces hôtes, «éclatante cohorte de dieux et d'hommes», venus avec la reine «d'une terre plus riante»⁴⁵.

foncière moyenne et petite qui se tient loin des villes et de la Cour. On comprend sans peine que si, notamment dans les catégories de la sensibilité poétique, cela nous vaut des valeurs particulièrement précieuses, il n'y en avait pas moins là le danger — qui dans bien des cas n'est pas resté que virtuel — de voir des hommes de culture retomber, au sein d'un isolement d'ailleurs plein de charme, au niveau des petits soucis de la vie pratique au jour le jour. On notera que nous reconstruisons ici un joli paradoxe de l'histoire: l'influence d'une culture qui était urbaine comme aucune autre à l'époque, venant nourrir de son souvenir une tentative captivante pour édifier et maintenir une haute culture paysanne de raffinement. C'est toute la spécificité de l'histoire culturelle de la Pologne *szlachecka* et la source de son charme unique.

⁴⁴ Pocięcha, *op. cit.*, vol. 1, p. 243. A ce propos dissipons une fois de plus une illusion qui a la vie dure. Il est doublement faux que l'arrivée de cette Sforza ait marqué le début de la Renaissance en Pologne. Le fait même que les Napolitains, les Ferrarais, les Mantouans qui furent alors à Cracovie y trouvèrent tant d'interlocuteurs (en latin et parfois en vers) qui jouaient avec les mêmes idées en usant des mêmes schémas artistiques qu'eux-mêmes devrait suffire à prouver qu'il existait déjà alors dans le pays tout un groupe cohérent d'hommes marqués en plein de l'esprit et du goût de l'humanisme. D'autre part Bonne allait s'avérer singulièrement stérile sur le plan culturel. Dans son immense monographie conçue comme un péan perpétuel et parfois assez naïf, où perce même en plus d'un endroit une espèce d'adoration romanesque nourrie par un vieil universitaire pour sa princesse lointaine, Pocięcha, qui savait tout d'elle, est bien obligé de reconnaître que durant les presque 40 ans qu'elle a passés en Pologne elle n'a jamais fait preuve du moindre intérêt ni pour l'Université de Cracovie ni pour l'«académie» Lubrański (*ibidem*, vol. 2, p. 133).

⁴⁵ A. Cricii *Carmina*, éd. K. Morawski, Cracovia 1888, Epithalame de 1518, v. 224 sqq.

Mais ce n'est pas seulement dans les catégories des artifices littéraires que cette mutation s'amorçait. Comme le dit à une génération de distance Łukasz Górnicki en une formule lapidaire: « À partir du moment où les Polonais ont commencé à aller en Italie, notre République a pris un autre aspect »⁴⁶.

Sur le plan des matérialités au premier chef. On assiste à l'afflux multiplié de marchands et d'artisans dans les villes⁴⁷. Ce phénomène prend de telles proportions qu'à la Diète de 1563 les députés de la gentilhommerie remarqueront non sans aigreur et probablement non sans un peu d'exagération que les Italiens « s'étant saisis de toutes les branches du commerce, réduisent à la misère le petit peuple » de la capitale⁴⁸. Une relation anglaise de 1598⁴⁹ prétend même qu'avec leur goût du faste et leur prédilection pour tout ce qui vient d'Italie, les Polonais se sont acquis auprès des péninsulaires la réputation de dupes, à tel point que l'ancien dicton sur le « fresco Tedesco » a pâli devant une autre locution courante: « Non sono Polacco » pour signifier « Je ne suis pas aussi naïf que vous l'imaginez »⁵⁰. Mais peut-être faut-il faire ici la part de ce qui revient à des sentiments de concurrence!

Qu'il ait pu y avoir là-dedans une part d'engouement et de snobisme, on n'ira pas le nier. Mais s'attacher trop à cet aspect, ce

⁴⁶ Cité par Brückner, *op. cit.*, vol. 2, p. 346.

⁴⁷ Le général des Franciscains crée au début du siècle à Cracovie une confrérie italienne qui, tout en poursuivant des objectifs religieux, se propose d'assurer le soutien mutuel de la colonie (Pociecha, *op. cit.*, vol. 2, p. 71). M. Kromer relève dans un passage de sa *Polonia sive de situ, populis, moribus, magistratibus et republica Regni Polonici libri duo* (Bâle 1577 — je cite d'après l'édition de W. Czermak, Cracovia 1901, p. 40) où il traite de la situation linguistique du pays qu'« à peu près du temps qu'atteignent nos souvenirs », il est venu se fixer dans les villes les plus importantes un grand nombre de marchands et d'artisans italiens. Et il ajoute que l'usage de la langue italienne est « quelque peu » en usage auprès des Polonais les plus élégants « car ils voyagent volontiers en Italie ».

⁴⁸ Ce texte a été par Morawski, *op. cit.*, p. 78.

⁴⁹ Dont un bon juge, S. Kot, dénie d'ailleurs qu'elle soit de la plume de l'ambassadeur Carew, comme on l'avait cru, et même qu'elle provienne de son entourage immédiat.

⁵⁰ Selon l'auteur, c'est là d'ailleurs une situation qui est en train de cesser d'être vraie et les Italiens établis en Pologne se plaindraient fréquemment de ce que leurs hôtes « deviennent malins ». Cf. W. Borowy, « Angielska relacja o Polsce z r. 1598 » (La Relation anglaise de Pologne). *Przegląd Współczesny*, 1936, no 9.

serait ne vouloir voir que le détail insignifiant et fermer les yeux sur l'essentiel. Lorsque Kromer note comme l'un des aspects de la nouvelle vie que «non seulement dans les villes mais même dans les domaines seigneuriaux on vise à loger dans des conditions plus agréables, à peu près uniquement par le soin et l'industrie des artisans italiens»⁵¹, il saisit bien plus justement la nature et la portée de cette «mode». Et que cette constatation se trouve sous sa plume à lui, né bourgeois de Biecz et d'origine allemande, est d'autant plus caractéristique que jusqu'à la génération à laquelle il appartenait, même quand déjà le goût italien avait triomphé dans les constructions du roi Sigismond le Vieux et la stylisation à l'antique dans la littérature d'art, les arts appliqués et ce qui dans les objets d'usage courant reflétait un souci de beauté étaient en Pologne tournés vers des sources d'inspiration, si pas vers des ateliers de l'Allemagne méridionale et des Pays-Bas – ceci étant à mettre en rapport avec la prédominance dans ce domaine d'un patriciat urbain très sensible encore à ses origines germaniques. La victoire du goût italien dans le décor de l'existence constitue donc un corollaire tout à la fois de la primauté culturelle saisie vers 1550 par la *szlachta* aux dépens de la bourgeoisie et de la rapide polonisation de ce monde bourgeois en ces mêmes années⁵². A ce dernier égard, la date de 1558 a la valeur d'une césure symbolique: il y eut cette année-là un véritable concours pour la construction de l'escalier de la Halle aux Draps de Cracovie entre Jean-Marie Padovano et un certain Jan Frankstijn et ce fut l'Italien qui l'emporta⁵³.

Nous étonnerons-nous dès lors de ce qu'à un détour d'une lettre du nouvel évêque de Cracovie Andrzej Zebrzydowski sur un conflit

⁵¹ Kromer, *op. cit.*, p. 47.

⁵² Monde bourgeois qui d'ailleurs, pour une bonne part, du même mouvement qu'il se polonise, se convertit au goût, aux manières de voir de la noblesse et, dans ses sphères supérieures, essaie de s'y faufiler.

⁵³ A. Bochnak, «Problematyka krakowskiego renesansu» (Les Problèmes de la Renaissance cracovienne), [dans:] *Krakowskie Odrodzenie*, Kraków 1954, p. 114. Remarquons que de la sorte et dans ce moment ce furent des *muratori* italiens qui, pour rencontrer un problème posé par le climat (les abondantes chutes de neige), inventèrent la jolie solution architectonique qu'est cette très haute attique décorée qui nous paraît aujourd'hui la caractéristique la plus immédiatement frappante du style Renaissance en Pologne.

qui l'opposait à son chapitre, nous apprenons que dans la belle villa humaniste que son prédécesseur Maciejowski avait édifiée à Prądnik il se trouvait un jardinier «Julianus Italus»?⁵⁴ Ou de ce qu'au moment où Henri de Valois s'enfuyait romanesquement du Wawel il fut reconnu par un certain Antonio, serviteur de la cuisine royale, qui en fit aussitôt part au chef de cette cuisine, son compatriote Francesco Alemani?⁵⁵

Ici nous touchons au domaine vaste et — qui l'eût cru? — singulièrement brûlant des influences culinaires. C'est sur ce terrain que les tenants «sarmates» des grosses viandes opposèrent la résistance la plus farouche. Dans le livre agréable mais assez superficiel d'Alfons Bronarski⁵⁶ on trouvera les allusions ironiques qu'un Rej et, bien plus tard encore, un Waclaw Potocki décochaient aux «banquets italiens» où l'on sert des grenouilles et douze moineaux garnis de chou-fleur, des tartines couvertes d'une couche de fromage «fine comme le papier» et où l'amphitryon déguste lentement «à la manière d'une mouche» le vin qu'il fait servir dans des verres de cristal mais «aussi petits qu'un dé». Dans ce singulier affrontement la bataille fit particulièrement rage autour de la «salade». Décriée par les vieux Polonais comme une nourriture d'herbivores, elle devenait une manière de drapeau pour les fervents des manières italiennes. Rien de plus piquant à cet égard qu'un détail de la correspondance du sévère Hosius: parlant à un autre prélat, Jan Dantyszek, pour lors évêque de Warmie, du décès inopiné du chanoine Naropiński, agent d'affaires ecclésiasti-

⁵⁴ Billet adressé en février 1551 à Jan Przerembski, administrateur de l'évêché, dans A. Zebrzydowski, *Korespondencja z lat 1546–1553*, éd. W. Wislocki, Kraków 1878. Relevons ici combien on est encore à ce moment au point de soudure: le soin apporté à «italianiser» l'existence matérielle est encore le fait de la seule élite «sénatoriale-intellectuelle», de ce même milieu dont de 1507 à 1543 la langue de culture a été exclusivement le latin. Augustin Rotundus, parlant de cette même villa de Prądnik, où il est allé prendre quelque repos, du choix heureux de son emplacement et de «l'élégance des édifices», écrit à Hosius: «Je suis l'opinion de ceux, s'il en est — et ils sont en tout cas pas nombreux — qui estiment que cette dépense n'a pas été faite inutilement par l'évêque» (Cracovie, 7 mai 1549 — dans Hosii *Epistolae*, vol. I, p. 305).

⁵⁵ Orzelski, *op. cit.*, p. 239.

⁵⁶ A. Bronarski, *L'Italie et la Pologne au cours des siècles*, Lausanne 1945, pp. 46–47, 88–90.

ques à Rome, il remarque qu'on ne sait ce qu'il est advenu des nombreuses commissions qui lui avaient été confiées et il ajoute avec le plus grand sérieux: «Par ailleurs, touchant ce qui en est des semences de laitue, j'essayerai de m'informer»⁵⁷.

Mais, comme bien l'on pense, il faut être un témoin de mauvais gré pour faire semblant de croire, comme le prétend Sebastian Petrycy⁵⁸, que les Polonais n'ont emprunté aux Italiens que des mets recherchés et luxueux comme «les citrons, les oranges, les châtaignes, les pâtés, les tartes, les saucissons, etc.» Non, entre autres choses ils avaient importé aussi un style de vie.

Pour s'en rendre compte, rien ne vaudra mieux que de se reporter une fois encore au texte évoqué dès le début de cet article, la biographie de Tomicki par Hosius. L'œuvre a été écrite vers la fin de l'époque où la société polonaise était caractérisée par une véritable dicotomie: deux mondes s'opposaient, une minorité (mais déjà dominante) rompue au goût nouveau et à l'esprit de la Renaissance, et la masse traditionaliste demeurée à peu près imperméable à ce goût et à cet esprit ou qui plutôt ne s'en était laissé pénétrer qu'inconsciemment et par à coups, à des détours inattendus et incohérents de sa pensée et de son comportement; deux mondes qui se contemplaient mutuellement sans tendresse, le premier regardant l'autre avec mépris et le second avec suspicion. Bientôt après, à partir de 1543, l'osmose va se produire entre eux sur le terrain des masses de la gentilhommerie d'abord, des sphères bourgeoises ensuite et beaucoup moins intensément, une osmose où, comme de juste, le point de rencontre se situera le plus près de l'élément innovateur. Mais en attendant le groupe conscient de représenter les valeurs auxquelles la victoire est promise prend souvent, comme il est normal, le ton de la propagande

⁵⁷ Vilno, 31 mars 1542 – *Epistolae*, vol. 1, pp. 122–123. On relèvera de mêmes dans les très intéressantes *Economiques* d'Anzelm Gostomski, publiées à titre posthume en 1588, que lorsqu'il en vient, dans la «lettre» XI, aux concils touchant le jardin potager, il spécifié: «La laitue non plus ne sera pas mal venue, mais seulement là [c.-à-d. dans celui des villages] où réside le seigneur (A. Gostomski, *Gospodarstwo*, éd. S. Inglot, Wrocław 1951, p. 91).

⁵⁸ Dans les «Przydatki» (Additions) à sa traduction de *Politique* d'Aristote, vol. 2, 1605, f. 342. Cf. W. Tomkiewicz, *Pisarze polskiego Odrodzenia o sztuce* (*Les Ecrivains de la Renaissance polonaise sur l'art*), Wrocław 1955, p. 38.

en quelque sorte provocante, il se complait à souligner avec une coquetterie voyante les traits qui le différencient. C'est sous cet angle que – quelques nuances éparses dans le texte l'indiquent assez clairement – il nous faut regarder ce panégyrique de Tomicki non pas seulement et non pas tant comme un portrait individuel, anecdotique, mais bien plutôt comme l'effigie à la fois exemplaire et polémique de l'homme-type tel que l'a formé la nouvelle éducation.

La série des qualités que Hosius relève dans son héros et leur classement ont donc en l'espèce une signification documentaire de programme et de manifeste.

En premier lieu il cite la continence – mais, on va le voir, il s'agit d'une continence qui n'a rien en commun avec l'ascétisme médiéval. Quand, nous raconte-t-il, le cardinal Frédéric Jagellon († 1503) était, comme il lui arrivait plus que de raison, occupé à boire avec ses familiers et qu'il voyait Tomicki s'approcher, il dissimulait hâtivement les coupes, engageant ses compagnons à faire de même au cri de: «Voilà l'Italien qui arrive!» – «c'est ainsi en effet qu'il avait pris l'habitude de le nommer en raison de sa continence dans le manger et le boire, qui était alors un trait singulièrement rare».

Hosius note que quoiqu'en ces premiers temps de sa carrière Tomicki ne disposât que de revenus médiocres, déjà alors «toutes choses chez lui étaient brillantes et élégantes, du fait qu'en comparaison des autres il était vivement préoccupé de la netteté et du parfait fini [*munditiei politique*] des choses». Il appliquait de la sorte au décor de sa vie une exigence de qualité qui marquait sa propre activité; «Lui-même n'en finissait pas quand il écrivait». Forcé bientôt en tant que vice-chancelier (à partir de 1512) à se servir de collaborateurs, il rechercha «ceux qu'il put trouver les plus versés dans les connaissances du genre le plus poli». Ou encore, «quand il avait trouvé quelque chose avec toute la sagesse convenable, il n'était content que s'il l'eût rédigé lui-même en une langue [latine] pure et élégante». Et, dernière étape de ce souci de la qualité dans la réalisation, il lui fallait encore «le faire peindre dans les caractères les plus beaux par ceux qu'il avait à sa disposition et qui étaient les plus expérimentés dans cet art». «Tant, conclut Hosius, il ne voulait jamais rien avoir qui ne fût excellent

et, pour autant que cela dépendit de lui, de vraiment parfait et élaboré».

Cette même propension se retrouvait dans son attitude, dans ses gestes, dans sa voix. Et Hosius évoque ici la silhouette de l'homme de gouvernement dans lequel «on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus, de sa connaissance des choses ou de l'élégance de l'expression ou de la grâce de la langue ou de la joliesse de sa mimique⁵⁹ ou de la gravité merveilleuse qu'il savait conserver dans l'émission».

Dans ce catalogue des précellences de son héros, Hosius n'a garde d'oublier la parfaite connaissance des langues étrangères, si importante en un tel moment de mutation culturelle, gage et condition d'une large et perpétuelle ouverture sur le monde extérieur :

Il parlait de telle façon en latin, en italien, en allemand, qu'il excellait dans chacune de ces langues et que lorsqu'il usait de l'une d'elles, il la prononçait de telle manière qu'on eût pu croire qu'il ne connaissait que celle-là.

On ne s'étonnera pas de ce qu'y figure également le mécénat. Tomicki entretenait constamment aux études en Italie quatre, cinq jeunes gens, parfois plus — «laquelle chose fut fort admirée des Italiens, qu'un seul évêque eût fourni aux dépenses de tant d'adolescents en Italie». Mais ce qui frappe le plus ici, c'est la motivation morale de ce mécénat, le genre de mérite qu'il représentait aux yeux de son dispensateur :

Il avait égard avant tout à l'avenir de la République; car il n'estimait pas suffisant de l'avoir ornée et aidée de son vivant par ses conseils infiniment prudents et fidèles, s'il n'avait encore obtenu en outre que, lui mort, ceux qui viendraient après⁶⁰, ayant reçu une éducation honnête, pleinement polis aux arts dignes d'un homme libre, pussent par là un jour non seulement servir d'ornement à la République mais encore lui être d'un profit utile pas moins que lui-même.

Pour compléter ce portrait — qui, on s'en doute n'a voulu saisir que les traits favorables de l'original; il y en avait quelques autres — relevons encore à la suite du biographe les constructions artistiques: l'auteur dit de la chapelle que Tomicki fit construire

⁵⁹ Hosius emploie le mot *actio*, celui-là même qui dans la bonne latinité s'applique au jeu, à la science professionnelle d'acteur.

⁶⁰ Le texte dit: *posteris sui*. C'est donc vraiment d'une postérité intellectuelle qu'il s'agit.

dans la cathédrale du Wawel qu'«on n'en trouve aucune dans le royaume plus élégante excepté celle du roi lui-même».

Mais surtout nous terminerons sur une qualité bien caractéristique. Hosius souligne chez Tomicki le sens de la bonne organisation technique, on pourrait presque dire — des affaires; il ne manque pas de signaler qu'un domaine foncier que l'évêque avait acquis par échange à Kunów, dans la région d'Opatów, devint dès qu'il s'en occupa «beaucoup plus fructueux»⁶¹.

Que ce soit sur ce terrain du style de vie que les Polonais de la Renaissance ont particulièrement goûté les leçons dispensées par l'Italie, on en a une preuve singulière. On a vu plus haut que ces connaisseurs enthousiastes de l'Italie étaient demeurés à cette époque pour autant dire indifférents à la littérature italienne. A cette constatation il existe une exception éclatante, mais c'est aussi ce seul texte constituait un exposé de la règle de vie selon l'idéal italien. Il s'agit du *Corteggiano* de Baltasare Castiglione, qui bénéficia d'une traduction infiniment soignée, apparemment la meilleure et la plus digne d'intérêt qui existe de cet ouvrage⁶². Et cette

⁶¹ *Epistolae*, vol. 1, pp. CLV–CLVII, CLXII–CLXV. On relèvera que dans ce portait d'un prince de l'Eglise par celui qui allait devenir le champion le plus intransigeant de la résistance vus nouveautés religieuses il n'est pas question de sa piété mais qu'il s'y trouve par contre des piques violentes contre les créatures de Rome: Tomicki est loué en toutes lettres de se que «providit prudentia sua singularis et harpiis Romanis quos vulgo „Cortisanos” appellat [telle est bien en effet l'affectation particulière du mot *kortezan* dans le polonais du XVI^e s.] aditus ad ecclesiasticos honores in Dioecesi sua esset interseptus» (p. CLXVI).

⁶² *Dworzanin polski* par Ł. Górnicki, paru à Cracovie en 1566 (éd. moderne R. Pollak, 1928). On remarquera la date, qui est doublement significative. L'oeuvre paraît vers la fin et au moment suprême de la symbiose polono-humaniste qui avait succédé à la «dicotomie» évoquée plus haut à propos de la «Vie de Tomicki». Mais elle appartient encore pleinement à l'âge de la Renaissance pure. Dès les années qui suivront la sensibilité à l'égard de l'Italie va se colorer de l'affectivité tridentine, pré-baroque et ne fût-ce que partiellement et virtuellement anti-renaissante. D'autre part cette publication affronte dans le temps la parution de la «*Żywot człowieka poczciwego*» (Vie de l'honnête homme) dans le *Zwierciadlo* (*Le Miroir*) de M. Rej, Kraków 1568. Dans cette dernière oeuvre le même sujet est traité selon l'optique de cette partie de gentilhommerie polonaise qui avait été moins profondément atteinte par l'esprit de la Renaissance italienne. Et donc tout à la fois elle porte témoignage par certains de ses aspects sur le courant médiéval souterrain qui subsistait sous l'engouement humaniste de l'élite et, en raison de la déformation que va connaître l'évolution de la culture en Pologne, annonce la nuance «sarmate»

entreprise apparut comme une affaire nationale: le roi Sigismond Auguste ne dédaigna pas d'y apporter tout son souci, ses encouragements, son aide morale.

Ce «courtisan» — il ne faut pas se laisser abuser par les mots — ne fournissait nullement des leçons de courtoisie, qui eussent été fort mal accueillies en Pologne. En fait, il dessinait l'effigie de l'«honnête homme» selon la Renaissance italienne, et donc un idéal de culture et de comportement à de certains égards sensiblement plus exigeant, plus tendu vers des qualités exceptionnelles que ne le sera celui de l'«honnête homme» français du XVII^e siècle, quand ce ne serait que parce qu'il postulait une information intellectuelle plus poussée et plus universelle. Sur le plan du comportement, il insistait dans le sens d'une élégance souveraine, d'un tact sans défaut, d'un raffinement presque héroïque, d'un effort permanent pour bannir toute vulgarité.

Or, ce qui compte en l'espèce, c'est que la traduction de Górnicki est, si l'on ose dire, méticuleusement et amoureuxment infidèle. Presque à chaque pas l'adaptateur a pris garde aux différences qui continuaient à séparer les deux sociétés et il n'a voulu laisser filtrer que ce qui pouvait être utile à la sienne, écartant tout ce qui demeurerait inassimilable. C'est-à-dire qu'en s'éloignant de son texte il seyait au mieux l'efficacité démonstrative de celui-ci et qu'en violant la fidélité littérale il a fait ce qu'il fallait, tout ce qu'il était possible de faire, pour que l'œuvre devînt vraiment dans son humus de transplantation une règle absolue de conduite.

On le devine sans peine, ce sont ces mutations qui nous intéressent le plus⁶³ et qui mériteraient à elles seules une étude détaillée.

que va prendre celle-ci au XVII^e s. dans les couches les plus larges de la noblesse. On le voit: en cette année 1566 on touché à tous égards à une ligne de faite; un peu au-celà les caux vont se mettre à couler dans un autre sens.

⁶³ Encore qu'il ne faille pas, selon nous, se laisser hypnotiser par elles et en oublier la signification exemplaire que recèle après tout ce seul fait que pareil texte ait été publié à l'époque en polonais et intégré à ce point dans le paysage culturel local. C'est dans cet excès que nous semble être tombé R. Picchio lorsque, au terme de son étude d'ailleurs excellent «*Le Courtisan* selon Górnicki», *La Revue de Culture Européenne*, 1952, fasc. 3, il aboutit à la conclusion que la manière de vivre italo-occidentale «demeurait, en ce temps-là, substantiellement étrangère à la société polonaise».

C'est ainsi que tandis que l'original, qui se présente comme un dialogue à la cour d'Urbino, les femmes jouent un rôle important et permanent, elles se trouvent à peu près bannies du texte polonais et que la seule qui y paraisse pendant un court moment est une «matrone». Górnicki a laissé tomber de même à peu près tout l'ample développement sur l'amour platonique où vient culminer l'original et plus généralement encore la plus grande part des subtilités du verbalisme philosophique.

Justifiant son parti-pris d'infidélité, Górnicki dit spirituellement :

Chez nous on ne fait pas l'amour d'une fenêtre. Chez nous il n'y a pas de comédies ni de tragédies, de façon que les Polonais – j'entends ceux qui n'ont pas de lettres⁶⁴ – ne peuvent savoir ce qu'est un histrion. Chez nous on n'use pas des coutumes touchant les masques, comme il y en a en Italie. Chez nous un gentilhomme ne joue pas du violon ou de la flûte.

Jusques à quelles nuances du cheminement psychologique, de ce qu'on appellerait aujourd'hui des «complexes», peut aller cette prudence de l'adaptateur, c'est ce que montrera au mieux un exemple⁶⁵.

Castiglione parle à un certain moment d'une femme qui tombe amoureuse d'un homme en lisant fortuitement une lettre d'amour adressée par lui à une autre femme; et il compare l'effet insolite de ce charme au poison *sui generis* que renfermait cette missive passionnée: c'est là un philtre qui, préparé d'une certaine manière, «tue (au hasard) le premier qui y goûte». Rendu tel quel en polonais ce passage aurait fait lever aussitôt l'un des fantômes les plus dangereux pour le but que poursuivait le travail de Górnicki, l'un des traits qui pouvaient compromettre le plus efficacement le prestige qu'il prétendait servir. Comme toute nouveauté massive, l'italianisation de la vie ne manquait pas de susciter des résistances et l'un des arguments les plus redoutables que les tenants du conservatisme pouvaient opposer aux blandices de l'italianisme était que cette culture si polie et apparemment si aimable

⁶⁴ C'était donc bien à ceux-là que l'ouvrage était destiné. Il importe de le relever: cette incise suffit à infirmer certaines théories des «sarmatophiles» qui en Pologne comme ailleurs n'ont pas manqué d'exercer leur ravage sous la dictée d'un romantisme nationaliste.

⁶⁵ Mis en évidence par Picchio, *op. cit.*, p. 279.

se fondait sur la dissimulation, la perversité, l'absence de scrupules; et le symptôme le plus parlant de cet arrière-fond sinistre était la facilité avec laquelle les Italiens étaient censés recourir au poison. De la sorte, l'emploi innocent d'une image pouvait à lui seul le rôle d'un aveu et d'une dénonciation. Aussi l'adaptateur use-t-il à cet endroit d'une prudence à deux degrés, pour ainsi dire. La femme devenue amoureuse est représenté comme avalant le « feu » de l'amour dissimulé dans la lettre; et comme la vigueur cohérente de l'image se trouve ainsi compromise, Górnicki rétablit quand même la figure du poison, mais chez lui il s'agit d'un produit toxique, qui, déposé pour se débarrasser d'une souris, tue le chat qui l'avale.